

Connaissances
et Savoirs

Sous la direction
DOMINIQUE CROZAT ET DAIANE ALVES

Le Touriste et l'Habitant



Sciences humaines et sociales
Géographie



Collection Patrimoine et Tourisme

Cet ouvrage a été réalisé par les éditions
Connaissances et Savoirs
175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis
Tél. : 01 84 74 10 10 – Fax : 01 41 684 594
contact@connaissances-savoirs.com
www.connaissances-savoirs.com



Imprimé en France
Tous droits réservés pour tous pays.

Dépôt légal.
© Éditions Connaissances et Savoirs, 2017

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations de couverture :

Paul Rouard, *L'Attente* (détail) – huile sur toile – 100 x 90 cm – 1982 – collection privée EG
D. Crozat, Manille, 2013 ; Barcelone, 2016 ; Natal, Brésil, 2015

Résidences secondaires et hôtels comme unités spatiales minimales de l'habiter temporaire touristique

Federica Letizia Cavallo, Università Ca' Foscari Venice¹⁰⁶

L'homme habite touristiquement et temporairement

Une réflexion sur le sens géoculturel de l'habiter ne peut pas ignorer la leçon de Martin Heidegger. En particulier, on cite souvent la réflexion que le philosophe allemand dédie à ce thème à partir d'un vers de Hölderlin : « Plein de mérites, mais l'homme habite en poète. »¹⁰⁷ (Heidegger, 1958 : 200).

L'exégèse philosophique de ce passage repose sur une constatation exquisément moderne : « Notre habitation est pressée et contrainte par la crise du logement [...], notre façon d'habiter est aujourd'hui bousculée par le travail, rendue instable par la course aux avantages et au succès » (Heidegger, 1958 : 200). Depuis l'habiter « instable » ainsi stigmatisé par le philosophe, on dérive vers d'autres formes d'habiter provisoires ou précaires : on pense aux villages de containers pour les victimes de tremblements de terre, aux bidonvilles des périphéries urbaines des pays en voie de développement (souvent démantelés et réédifiés) ; aux squats qui établissent une digue temporaire face au processus de gentrification, à l'habitat précaire des étudiants, des travailleurs (avec des contrats également précaires) et leurs familles (sans parler des formes

¹⁰⁶ Traduction depuis l'italien par D. Alves, E. Giordano et D. Crozat

¹⁰⁷[Notes des traducteurs] Les citations de Heidegger reprennent la traduction de A. Préau (Gallimard, 1958) ; on notera au passage que B. Pautrat dans l'édition du poème *En bleu agréable* de Hölderlin (Payot, 2001) propose de traduire ces vers par « Plein de mérites, pourtant poétiquement, habite l'homme sur cette terre. »

d'habiter temporaires dictées par d'autres exigences : les maisons de soin, les prisons, les centres de réadaptation, les foyers collectifs, etc.). Il ne faut pas oublier que certaines formes d'habiter provisoire constituent un emploi spontané de l'espace, peut-être « bricolé » mais sous le contrôle direct des habitants, par opposition à l'organisation normative en vigueur, disciplinée et contrôlée de l'extérieur (Cecla, 1995).

Dans un tel scénario l'habiter temporaire, donc, est en équilibre toujours plus instable entre libre choix de l'hétéronormativité, résistances à la « normalisation » résidentielle, cas de force majeure et véritables situations d'urgence. La réflexion de Heidegger, poursuit toutefois avec une affirmation importante dans ce contexte : l'habiter, dit-il, est instable même parce qu'il est « pris dans les sortilèges des plaisirs et des délasséments organisés » (Heidegger, 1958 : 200) ; on reviendra plus loin sur ce point.

Néanmoins, poursuit Heidegger, Hölderlin fait allusion à un sens de habiter qu'il va au-delà du pur « posséder une habitation » ou plus simplement « avoir un logement » et qui coïncide plutôt avec le « trait fondamental de la condition humaine » (Heidegger, 1958 : 226). Certes l'homme a le mérite de cultiver la terre et de construire des édifices et d'autres œuvres : « Pourtant les mérites de ce multiple "bâtir" ne remplissent jamais entièrement l'être de l'habitation¹⁰⁸ » (Heidegger, 1958 : 229), qui coïncide plutôt avec un poétique « prendre les mesures » de son espace parmi la terre et le ciel.

Le philosophe suggère qu'il n'existe pas de vrai habiter sans *poésie* et que les manifestations plus concrètes de l'habiter sont – ou devraient être – non pas tant seulement les actions de transformer l'environnement que plutôt le corollaire de la conscience de sa place dans le monde, accord au sens culturel, anthropologique et spirituel.

¹⁰⁸[NdT] Passage difficile car la traduction française de Heidegger a vieilli ; néanmoins le traducteur avait précisé (notes 2 et 3, p. 170) [...]« "habitation" au singulier, qui presque toujours rend *das Wohnen*, "l'habiter", désigne le fait et la façon d'habiter, non le logement, le local habité. Les très rares exceptions ressortent du contexte. » Ici le jeu sur le double sens de *bauen* (« bâtir » mais aussi cultiver) et le contexte amènent à comprendre "bâtir" comme "habiter-construire ».

La terminologie choisie par Heidegger (habiter « instable »), ainsi que les adjectifs « provisoire » ou « précaire » portent en eux une connotation essentiellement négative : pour cette raison nous proposons ici d'opter pour l'expression plus neutre « d'habiter temporaire », qui, certes, peut de temps en temps se décliner avec un sens porteur d'instabilité problématique et de souffrance, mais avec aussi l'idée d'une fluidité résiliente et féconde de potentialité. Ce n'est pas par hasard que ceux qui ont intégré l'habiter dans une approche permettant de définir le tourisme (Knafou et al. 1997) ont utilisé exactement ce terme.

Par rapport à la matrice heideggérienne, il est nécessaire, afin d'opter pour le glissement terminologique de l'« instable » au « temporaire », de considérer que le philosophe existentialiste n'abordait pas la nature de l'habiter comme processus, comme devenir continu (Levy, 2012), à l'intérieur duquel les déplacements et les contacts avec les autres ont un rôle fondamental.

La question de fond est donc : le touriste habite-t-il ? Et si oui, comment se caractérise, au sens géographique, la prise de mesure de sa place sur la Terre pendant et à travers l'expérience touristique ? Quel type d'habitant est-il – ou peut-il devenir – qui vit l'expérience du dépaysement (dans le sens étymologique d'"être hors de son pays") dans la période de vacances ? Comment l'expérience touristique contribue-t-elle au processus de redéfinition constante de l'habiter ?

Pour commencer, le tourisme est sans aucun doute « une *placed activity*, une activité qui « a lieu », une mode de vivre « situé » que, donc, il ne peut pas être considéré sans le référent géographique dans lequel s'insère son déroulement » (Turco, 2014 : 71) ; il est proprement le rapport qui s'instaure entre le touriste et le référent géographique pour constituer le cœur de l'habiter du touriste.

Au cœur de la réflexion se trouve l'habiter, dont le mode de réalisation sont spécifiques pour la *posture* ou l'*intentionnalité* que constitue le projet touristique individuel. « Habiter touristiquement », voilà le problème central pour l'ensemble des autres concepts. En effet, la mise en avant de la pratique touristique comme un mode d'habiter (Knafou et al. 1997) a été une remise en cause radicale de la perspective sur les touristes d'une part, et sur la théorie géographique de l'habiter d'autre part. Non seulement la théorie classique contestait la capacité

d'attachement aux lieux des touristes lors de leur déplacement, mais aussi le terme « habiter » avait jusque-là été utilisé de façon restrictive, au sens de « résider », vocable qui évoque traditionnellement la plus grande stabilité spatio-temporelle. Définir le tourisme comme étant un « mode d'habiter temporaire » a fait exploser cette vision et ouvert un champ fécond de recherches bien au-delà du tourisme. C'est en effet le *déplacement* dans la sphère de la *recréation* qui définit ce mode d'habiter touristique (Equipe MIT, 2006, p. 274-75).

Cet « habiter touristiquement » est une idée prégnante qui questionne le préjugé enraciné qui envisage le touriste comme « étrange étranger », comme « quelqu'un qui habite « ailleurs », en se limitant, dans ce lieu, précisément « à faire le touriste » (selon un cliché souvent caricatural) ; mais incontestablement ce « faire le touriste » inclut, toujours plus, une des dimensions qui définissent les multiples facettes de l'habiter contemporain, en particulier pour ceux qui vivent dans des contextes « aux limites de l'habitable » (pour de raisons environnementales, sociales, urbanistiques, infrastructurelles, etc.) et pour lesquelles « partir est un peu vivre » (Rauch, 1996 : 95).

La réflexion peut être poussée au-delà : non seulement le tourisme inclut une déclinaison temporaire de l'habiter, mais sa diffusion a pesé sur l'ontologie même de l'habiter (y compris non touristique). En premier lieu, la pratique du tourisme a accoutumé un nombre croissant de personnes à des formes plus flexibles et composites de se situer dans le monde : « la distanciation possible du lieu d'ancrage et le développement d'un mode d'habiter polytopique ne sont pas, telle est notre hypothèse, envisageables sans l'apprentissage touristique ; l'autre moyen étant les circulations migratoires permettant de constituer un « capital mobilitaire » (Equipe MIT, 2006 ; l'expression « capital mobilitaire » est de Ceriani-Sebregondi, 2007). Les compétences spatiales (de mobilité, de connaissance géographique vécue, de comparaison avec l'autre) qu'inévitablement la pratique du tourisme demande ou sollicite (même dans ses formules plus organisées et « passivisantes ») ne restent pas confinées à la sphère des congés mais se répercutent toujours plus sur le vécu quotidien : et cela vaut soit au niveau de

l'individu singulier, soit au niveau des passages intergénérationnels collectifs (Équipe MIT, 2006).

En second lieu, la contamination entre les modalités de pratique du tourisme et les modalités d'habiter est devenue réciproque : dans beaucoup de contextes, et notamment dans les agglomérations périurbaines des régions touristiques, les modalités résidentielles locales et touristiques se confondent toujours plus, parce que les locaux choisissent de vivre dans des résidences construites pour le tourisme (c'est le cas des *urbanizaciones* de l'île de Minorque dans les Baléares, produites pour le tourisme et devenues « touristiques-résidentielles » – Cavallo, 2009) et pratiquent (du moins dans leur temps libre et les week-ends) un style de vie dont les caractéristiques sont très semblables à ceux des touristes (Crozat, 2011). En anticipant une référence qui sera développée plus loin, on pourrait dire que la résidence principale devient également, selon les occasions, résidence secondaire.

Plus généralement, l'habiter qui caractérise les sociétés contemporaines est toujours moins confiné dans un unique horizon local ou régional et toujours plus politopique (Stock, 2006), pas seulement avec un sens diachronique (les lieux différents habités successivement dans le cours de la vie), mais aussi avec un sens synchronique (plus de lieux habités en même temps, en réélaboration continue et avec une redéfinition des pôles, voisins et lointains, de cet habiter, qui envisage l'inclusion de lieux nouveaux, réels ou imaginés, sans pour cela rayer les anciens) ; il est hors de doute que le tourisme, en tant que de forme de mobilité non forcée et qui se produit dans des conditions pacifiques¹⁰⁹, a encouragé les possibilités d'habiter multiple.

De son côté, l'accélération des dynamiques de la globalisation politique, culturelle et économique a aiguisé la nature multiscale de l'habiter (Varotto, 2004), qu'il s'agisse de références et dimensions locales, supralocales, nationales, supranationales et globales (le « tourisme global » a eu un rôle fondamental), raison pour laquelle « le critère de proximité ne doit plus être lu exclusivement sous la forme d'une contiguïté spatiale » (Varotto,

¹⁰⁹ Bien qu'il ne soit surtout pas dénué de conflits.

2004 : 9). La dimension multiscalaire de l'habiter, toutefois, n'est pas toujours interprétée comme une connaissance de l'interdépendance entre les diverses échelles de l'habiter et de la nécessité de se déplacer continument parmi les diverses logiques spatio-temporelles qui les caractérisent. Etant donné que cette dimension multiscalaire est inhérente à l'expérience touristique (Turco, 2014 : 70), le tourisme peut en faciliter la prise de conscience et permettre la plénitude du vécu de cette dimension multiscalaire.

Pour conclure, la pratique du tourisme a non seulement servi à informer sur l'habiter contemporain, mais elle peut devenir une loupe privilégiée pour l'étudier. Mauro Varotto, après une grande parenthèse consacrée aux perspectives géographiques sur le thème des habitations et de l'habiter (qui inclut Frémont, Bachelard, la Cecla, Magnaghi, Augé, Relph, Tomlison, Bonesio, Tuan), affirme que « la métaphore qui convient le mieux aux modalités de l'habiter dans cette phase historique est donc celle du voyage, qui rappelle peut-être l'image d'une humanité sans maison, mais pas nécessairement une humanité inhabitée » (Varotto, 2004 : 16) ; on sait que le tourisme est aujourd'hui une des plus importantes formes du voyage.

Ces quelques lignes d'introduction, certainement pas exhaustives, peuvent désormais laisser place à quelques ouvertures sur certaines implications spécifiques de l'habiter purement touristique. On notera que ces implications visent ici deux structures différentes de l'accueil touristique : non pas pour réduire la discussion sur le logement touristique au niveau trivial d'une typologie du logement, mais parce que ce logement fonctionne, en ce qui concerne le lieu de vacances, comme la maison par rapport au lieu de résidence (plus) habituel. En général, il s'agit de l'hôtel (et même d'abord la chambre d'hôtel), l'auberge de jeunesse, le bungalow, la villa, l'appartement, le village touristique, la station, le camping-car/la caravane, le mobile home (terme plutôt prégnant sur l'habiter temporaire) à l'intérieur du camping, etc. : ces établissements, outre qu'ils sont fondamentalement éloquents sur les profils socio-économiques et culturels des touristes, constituent pour eux l'unité spatiale minimale, à partir de laquelle ils peuvent commencer à prendre, avec des résultats différenciés, la série d'« d'actions fondamentales" de l'habiter temporaire, tels que

"l'appropriation, la mise à la distance, la symbolisation, l'identification, le rejet, etc. » (Équipe MIT, 2006 : 276). En outre, les mêmes logements sont aussi (ou plutôt, peuvent être) le point de départ (et de retour) des explorations géographiques, des pratiques et des performances touristiques réalisées par les touristes sur le terrain. Pour sa part, même ceux qui ont mené une enquête empirique, affirment que la distinction entre les catégories d'utilisateurs d'un site touristique, en fonction de leur type de logement est essentielle pour comprendre la dynamique de la participation dans un lieu touristique et leurs modalités d'habiter (Vacher et Vye, 2012).

Les réflexions exposées ici ciblent en particulier deux types d'installations touristiques : les résidences secondaires, d'une part, et des hôtels, de l'autre, non pas parce que ceux-ci épuisent la gamme beaucoup plus large des types d'installations touristiques existants, mais parce qu'ils sont les deux plus classiques, bien présents depuis l'aube du tourisme contemporain (et pour cette raison, ils affichent aussi une histoire plus complexe), et les plus répandus, transversaux aux différentes cultures.

Avant de passer aux réflexions liées à ces deux types d'hébergement, un autre examen préliminaire apparaît cependant nécessaire : la subdivision faite ici entre résidences secondaires et hôtels est une simplification fonctionnelle pour l'analyse de quelques aspects différents qui sont par essence plutôt liés à l'une ou l'autre structure, mais ils ne doivent pas être pris de façon rigide. En fait, la distinction formelle résidence secondaire/hôtel (qui, à son tour, se réfère à une certaine typologie architecturale et structurelle) ne doit pas occulter le fait que les installations touristiques sont en constante évolution, soit par l'hybridation entre les différentes formes traditionnelles (on pensera à l'emblématique néologisme espagnol : "aparthotel"¹¹⁰), soit parce que chacun d'eux est constamment repensé et décliné dans de nouvelles formules qui

¹¹⁰ [NdT] Résidence hôtelière. Elle reste rare en Italie où l'hôtel traditionnel représente un mode d'hébergement touristique encore presque trois fois supérieur à la France. Cet hébergement est nommé en Espagne du nom d'une chaîne bien connue (Apart'hotel, groupe Ascott) qui y a importé ce modèle. A noter que le slogan du groupe est « Defining Global Living ».

répondent aux mutations du marché, au goût et attentes des touristes, mais aussi de la société dans son ensemble.

Les résidences secondaires, entre enclaves et « secondes maisons »

Les résidences secondaires, liées au tourisme et au loisir, sont un phénomène consolidé, avec des racines historiques anciennes, et aujourd'hui, diffusé dans une grande partie du monde développé ; ce phénomène, cependant, dans son organisation contemporaine présente des facettes. En fait, il est difficile de définir de manière univoque la nature des résidences secondaires : des maisons pour le week-end ou pour des vacances longues (typiquement une ou deux fois par an) ; résidences de la famille depuis des générations ou des propriétés acquises spécifiquement pour les vacances et qui, peut-être, sont remises sur le marché rapidement ; maisons situées dans les lieux d'origine des ancêtres ou dans des stations touristiques, plus ou moins exotiques, où le marché de l'immobilier a dirigé ses acheteurs ; villas de luxe, appartements ou structures spartiates : et pas seulement en fonction des strates sociales et des possibilités économiques, mais aussi de la "culture de loisir" dominante qui diffère souvent d'un contexte national à l'autre (Hall et Muller, 2004).

D'autre part, la même définition officielle de résidence secondaire, la seule qui permet des considérations quantitatives et statistiques, est attachée au fait que la nature juridique et administrative de la citoyenneté (et donc la fiscalité, le droit de vote, etc.) soit liée à un seul et unique lieu : "cette pratique administrative ne tient manifestement pas compte de la complexité de la vie et de la mobilité, définissant les personnes comme statiques et immobiles dans leur vie quotidienne. Les procédures administratives simplement n'acceptent pas que les gens soient à la maison dans deux endroits à la fois" (Hall et Muller, 2004, p. 6). Pour ces raisons, Kaltenborn (1998) préfère le néologisme efficace de "alternate home" (littéralement "maison alternée"), qui a le mérite de surmonter la hiérarchie implicite dans "résidence secondaire".

En outre, la notion de résidence secondaire apparaît inadéquate, à proprement parler, non seulement parce que notre habiter est de

plus en plus politopique et multi scalaire, mais aussi en raison du simple fait que beaucoup de gens passent la majeure part (ou au moins la moitié) de l'année dans leurs résidences secondaires : c'est le cas, typiquement, de la soi-disant "migration de retraite". Il s'agit souvent des retraités relativement "riches" (riches de leurs moyens économique autant que d'une santé sans problème), pour lesquels les limites des temps (et lieux) de loisir sont devenues floues, au point qu'ils finissent par rester prioritairement dans la seconde résidence pour des raisons climatiques et même, de plus en plus, économiques (si l'on pense au gain de pouvoir d'achat des pensions versées dans une devise forte vis-à-vis d'une monnaie moins valorisée ou, plus simplement, d'un coût de vie moins élevé).

En ce sens, il convient également de noter qu'est mise en œuvre, non sans succès, une véritable "chasse au retraité", opérée par les gouvernements de divers pays : des allègements fiscaux, des réductions sur les voyages de connexion, des prêts bonifiés, des soins de santé à faible coût ou gratuits sont quelques avantages accordées aux retraités (centre-nord européens, nord-américains ou japonais) dans divers pays d'Europe du Sud, d'Amérique latine, d'Asie et d'Afrique (bien que pour profiter de ces avantages il soit administrativement presque toujours nécessaire de transformer la résidence secondaire en résidence principale). Considérant les impacts et les effets du phénomène controversé des résidences secondaires sur les zones touristiques où elles constituent une partie importante de l'immobilier, il est possible de dessiner ici quelques lignes générales.

Tout d'abord, les résidences secondaires sont souvent le principal accusé d'impacts importants sur le paysage et des taux élevés d'utilisation du sol, tant dans les zones de montagne que côtières (des cas comme celui de la Costa Blanca espagnole sont, en ce sens, emblématiques). Du point de vue financier, si d'un côté la prolifération des résidences secondaires n'est pas une recette fiscale négligeable pour les budgets des administrations locales, d'autre part ces derniers sont accablés par les coûts des infrastructures et de la prestation de services publics qui, au moins pour une partie de l'année, sont surdimensionnées par rapport aux besoins de la population.

De plus, si nous considérons le marché de l'immobilier, il n'est pas rare que la présence d'un important stock immobilier de résidences secondaires finisse par générer une bulle spéculative, ce qui rend l'accès à la résidence principale trop coûteux pour les populations locales. Parfois, cependant, la prolifération des résidences secondaires se place en concurrence directe avec d'autres formes d'hospitalité touristique, affectant négativement l'offre d'hébergement, de restauration et plus généralement de services touristiques (les propriétaires de résidences secondaires ont tendance, en fait, de les utiliser seulement de façon minimale). Angelo Turco affirme, à cet égard, que "la résidence secondaire correspond bien à une phase définitive du développement d'une DT¹¹¹, où les intérêts immobiliers prévalent sur ceux plus proprement économiques de l'industrie touristique" (Turco, 2012 : 98), mais dans certains cas, de l'immobilier apparaît implicite au développement initial d'une localité touristique (un exemple récent est le centre touristique de Saidia, le long de la côte méditerranéenne marocaine). En outre, on ne doit également pas passer sous silence, la situation troublante des "maisons froides" (Varotto et Ferrario, 2011 ; Machiavelli, 2012) ou du stock de résidences secondaires de fait inoccupées (ou occupées seulement quelques jours par an) : le paradoxe, dans ces cas, est que le sacrifice du sol ne reflète plus les bénéfices économiques dérivés du tourisme, mais seulement un scénario de "ville fantôme", où la dégradation des bâtiments sans entretien est accompagnée par la suite de portes et fenêtres barricadées, où souvent figurent, en vain, des panneaux "À vendre". Des cas similaires ne sont pas rares dans certaines régions de la moyenne montagne italienne, alpines et apennines : des lieux dont l'attractivité et une infrastructure conséquente satisfaisaient les normes et les attentes touristiques en vigueur entre les années 1950 et 1980, mais qui apparaissent moins adéquates aujourd'hui¹¹².

Analyser le phénomène des résidences secondaires à la lumière de la notion de l'habiter temporaire signifie inévitablement mettre en question le rôle même de la maison. Cœur minimal de l'habiter, la

¹¹¹ [NdT] Destination touristique (acronyme utilisé par l'auteur).

¹¹² Sans négliger les conditions d'enneigement de plus en plus incertaines liées au changement climatique en cours qui affectent l'attractivité des sports d'hiver.

maison comme élément d'auto-identification et foyer des affections domestiques finit souvent par répondre à des critères de satisfaction narcissique (avec aussi des résultats architecturaux douteux), de plus en plus individualistes, replié loin d'un « monde extérieur » qui effraie : si l'on pense à la prolifération des systèmes de sécurité, de vidéosurveillance, etc. à la *gated community* (« communauté fermée ») – également touristique – surveillée par des gardes armés. Mais l'habiter temporaire des résidences secondaires vit également les contradictions de l'habiter postmoderne tout court : pour certains, en fait, l'endroit où se trouve la résidence secondaire est investi par des formes d'attachement et de topophilie, qui – il serait inutile de le nier – contribuent, selon les cas, à la perception liée à l'expérience insouciant du temps des vacances (souvent concentré dans la « meilleure saison » de l'année), l'investissement émotionnel dirigé vers les lieux mythifiés comme berceau familial ou des lieux choisis sur la base d'« affinités électives » et de suggestions émotionnelles fortes (même si elles sont parfois induites par le marketing touristique).

Voici donc une articulation centrale de l'habiter dans une maison de vacances et le lieu où elle se trouve : les résidences secondaires peuvent contribuer à rendre poétique l'habiter touristique. Bien que « seconde », la maison de vacances est toujours la maison, et, si elle ne l'était pas déjà, devient un lieu trop attaché au passé, personnel et familial, ancrage privilégié de la mémoire et de la nostalgie (Bachelard, 1975). « En principe – et d'autant plus dans un contexte de planification territoriale propice – cela crée attachement et affection pour l'endroit. Elle alimente le contexte expérientiel et la topophilie » (Turco, 2012, p. 98).

« En principe » ; je souligne parce que la dynamique de clôture dans les murs domestiques dont le seuil cesse d'être une membrane transpirante par rapport à l'extérieur, devenant un moyen pour fermer le foyer du dehors, n'épargne certainement pas les résidences secondaires et les établissements habités par les « résidents secondaires ». Cette situation est plus fréquente lorsque les propriétaires de résidences secondaires sont en majorité des étrangers. Par exemple, de nombreuses *urbanizaciones* touristiques de la côte méditerranéenne espagnole (mais aussi celle de l'Algarve) sont des enclaves presque totalement déconnectées du territoire où

elles se trouvent, où l'on parle une langue différente de celle du pays et où prévalent des micro-dynamiques socio-économiques très peu cohérentes avec le contexte sur lequel on insiste (Cavallo, 2007). Ces résidents secondaires se limitent souvent à "habiter" une atmosphère, un panorama ou un reste du paysage climato-végétal originel (peut-être domestiqué ou reproduit dans les espaces des jardins), mais n'habitent pas le lieu avec toutes ses implications ; c'est un vivre dissociée, plutôt que polytopique et complexe, dans lequel les dimensions d'appartenance, de racine, etc. restent largement ancrées dans les lieux d'origine.

Hôtels et hébergement temporaire : une dialectique problématique

Il y a un espace où l'habiter est transformé en simulacre, imitant ses chiffres et ses rituels, et c'est l'espace de l'hôtel. Ici, l'habitant est confronté à une nouvelle dimension, celle de l'impermanence, qui exige une recomposition précaire des habitudes dans des endroits différents, entre des objets étrangers : dans la fugacité, le sens de l'habiter ne se dissout pas, mais devient une présence fantomatique, diaphane dans laquelle émergent seulement ses caractéristiques essentielles, son cadre conceptuel ou, si vous préférez, son image. [...] Une chambre d'hôtel, une pension, une résidence, un espace destiné à nous loger pour un court laps de temps se situent autour de nous avec une indifférence silencieuse, et s'offre seulement dans ses éléments plus immédiatement fonctionnels : le lit, la salle de bain, une table, des armoires, un tiroir, dans lequel se résume schématiquement l'essence nue de l'habiter (De Vita, 2008 : 318-19).

Les mots de Maurizio De Vita s'appliquent surtout à un modèle d'hôtel traditionnel, conçu au nom de l'efficacité/efficience dans la fourniture de services hôtelier, qui a pour contrepartie la normalisation parfois extrême : des éléments qui viennent à un point culminant dans les grandes chaînes hôtelières internationales, dont les hôtels sont programmés pour être « identiques » dans l'ameublement, l'organisation de l'espace, dans la cuisine au goût, en fait, « international » etc. Ces stratégies fonctionnelles veulent réduire le sentiment de désorientation face à la nouveauté (même si elle peut être une arme à double tranchant, faisant affleurer, à son tour, un

sentiment latent de tristesse ou de détresse, habilement capturé par le cinéma¹¹³) ; ces dispositifs sériels facilitent l'automatisation du personnel et surtout des clients dans l'utilisation de l'hôtel (évitant « perte de temps » et rassurant les touristes que Plog (1974) appelle « psychocentriques »), mais ne favorisent certainement pas les implications de l'habiter plus liée à la topophilie. De cette façon, « la subjectivité de l'habitant est réduite à une typologie fonctionnelle, celle de l'hôte, destiné à être inséré dans un mécanisme de réception plus ou moins fluctuant » (De Vita, 2008 : 323). Il est vrai qu'il y a parfois des cas historiques d'hôtel habités de fait, en particulier par des artistes, où le cosmopolitisme, le nomadisme physique et intellectuel et l'intolérance aux conventions sociales ont fini par produire, au moins pour une saison, un humus communautaire extrêmement créatif : le cas contemporain le plus célèbre est probablement le Chelsea Hôtel à Manhattan¹¹⁴. En outre, de nombreux écrivains et peintres européens des XIX^e et XX^e siècles élirent des hôtels et pensions comme domicile, nourrissant le mythe de la bohème ; si cette dimension se situe au-delà du contexte purement touristique, reste le fait que en rendant possible l'alchimie de semblables communautés d'artistes, cela a été une condition qu'ils partagent, *mutatis mutandis*, avec les touristes. Maurizio De Vita (2008 : 320), à cet égard, parle de « réduction de l'intimité », mais faut aller plus loin, jusqu'à parler d'une véritable « dimension collective », faite de rencontres avec les autres hôtes dans les parties communes, et aussi d'une certaine promiscuité, parfois recherchée sur le fondement d'attentes principalement érotiques (élément non négligeable de l'imaginaire touristique), parfois non sans embarras¹¹⁵. Si pour les habitants du Chelsea Hôtel la relation, ainsi que la suspension des règles de « la vie civilisée », était l'attraction principale (comme une source d'inspiration et de contamination croisée), pour un hôtel

¹¹³ Ainsi deux références significatives : *Lost in Translation* de Sofia Coppola en 2003 et *Shining* de Stanley Kubrick en 1980 (basé sur le roman de Stephen King) avec son célèbre Hôtel Overlook.

¹¹⁴ Au milieu des années 1960, il a réuni des musiciens, dont Bob Dylan, Leonard Cohen, Janis Joplin et Patti Smith, ainsi que des artistes plasticiens rassemblés autour d'Andy Warhol.

¹¹⁵ De Vita rappelle, par exemple, que la salle de bain dans chaque chambre est essentiellement une innovation récente.

avec des fins purement touristiques, "la capacité à mettre les invités en relation entre eux" (Pollarini, 2014 : 11), est de plus en plus cruciale « parce que c'est la nouvelle frontière de la demande touristique », lorsque l'habiter temporaire solipsiste (qui transforme parfois la résidence secondaire en « forteresse ») apparaît *a minima* dissuadé par la mise en relation inhérente au séjour dans l'hôtel¹¹⁶.

Un autre élément qui contraste avec la normalisation, déjà présent dans l'hôtel « classique » mais de plus en plus central dans l'hôtel de nouvelle génération, est la dimension scénique, qui se concentre souvent sur des références architecturales et folkloriques à la « typicité » et aux « traditions » locales : « de la pension sur la côte méditerranéenne aux hôtels de luxe Californiens, les images massifiées de l'habiter deviennent envahissantes, assument une dimension scénographique pour donner vie à une théâtralité qui permet de déclencher, parfois jusqu'à l'écœurement, une variante de plus en plus illusoire, fabuleuse, de l'expérience de l'habiter. » (De Vita, 2008 : 323).

Pour conclure cette brève réflexion sur l'habiter temporaire « de l'hôtel », il semble approprié de considérer un autre aspect encore : « de nombreux logements ont développé des **formes autonomes d'attraction**¹¹⁷ qui les rend semblable à de nombreuses petites « destinations touristiques ». Le choix d'aller dans « cet » hôtel particulier (et non pas dans un hôtel ordinaire de la région), est suscité parce que cet hôtel offre une gastronomie particulièrement qualifiée, ou parce que – comme les *bike hotels* – offre des services dédiés à « ce » type particulier de touriste, parce qu'il dispose d'un centre de *wellness*¹¹⁸ particulièrement distinctif et qualifié, et ainsi de suite. »

¹¹⁶ Une relation sans doute favorisée par les hôtels qui ont été équipés avec des services et des fonctionnalités ciblés sur une « tribu touristique » notamment les hôtels qui accueillent les animaux domestiques, ceux qui répondent spécifiquement aux cyclistes ou motocyclistes, ceux « LGBT-friendly » [NdT : site accueillant pour les *lesbian, gay, bisexual, transgender*], etc. Bien sûr, la socialisation est favorisée par le partage d'un mode de vie et un horizon commun de valeurs, mais on perd de vue la confrontation et la négociation avec l'altérité qui sont essentiels pour un habiter partagé et non exclusif. Sans compter que la socialisation de l'hôtel fonctionne « entre touristes » et pas « entre touristes et résidents. »

¹¹⁷ [NdT] tous les surlignements sont l'œuvre des auteurs cités.

¹¹⁸ [NdT] Centre de remise en forme

(Pollarini, 2014 : 11). D'autre part, se multiplient les hôtels fait, par exemple, dans des grottes, dans d'anciennes prisons où les cellules servent de chambres, dans les phares ou utilisant des structures « légères » comme l'igloo (dans le sens littéral du mot), des « bulles » ou « cubes » réalisés avec des matériaux mimétiques ou transparents utilisés dans un contexte naturel (ou peut-être dans une scénographie naturelle ?)¹¹⁹. Ces cas ne sont rien de plus que la preuve de la recherche d'un fantasme fort, parfois exacerbé, qui altère sûrement la normalisation (qui, au moins en apparence, ne favorise pas l'habiter temporaire), mais est susceptible au contraire de tomber dans l'unique et l'extraordinaire en soi et pour soi (et en outre l'artificiel) qui sont attachés aux espaces de l'hôtel, en laissant le reste en arrière-plan. Pour raisonner sur l'habiter temporaire, cependant, il demeure toujours un élément clé : la relation avec le lieu, avec les communautés locales, avec le territoire et le paysage dans lequel l'hôtel est présent ; dans la conception et le projet d'une structure comme un « *hôtel-opéra*, qui se revendique apparenté à une œuvre d'art » (Micheli, 2012 : 13), ou comme un « hôtel icône » (*idem*), il est nécessaire de considérer les relations avec le contexte : parce que l'hôtel peut fonctionner comme un seuil qui se connecte avec « l'extérieur », parce que le tourisme de séjour temporaire se nourrit d'explorations territoriales et ne pas être distrait ou superficiellement satisfait par la singularité de l'hôtel¹²⁰. Dans une réflexion récente de Simone Micheli, designer d'hôtels de luxe à travers le monde, on lit que « l'hôtel œuvre d'art¹²¹ **ne doit pas évoquer, mais il doit être évoqué** car capable d'ouvrir de nouveaux parcours émotionnels et sensoriels » (2014 : 146) et aussi qu'il « doit représenter une fusion osmotique d'histoires complémentaires avec l'intention de **générer un exemple unique d'une épaisseur considérable**, capable de pénétrer, de manière indélébile, les cœurs et les esprits de

¹¹⁹ Ce n'est pas un hasard s'il existe un grand secteur de l'édition touristique dédié aux hôtels « les plus étranges du monde ».

¹²⁰ Des précautions similaires doivent être prises quand l'hôtel est considéré comme la pierre angulaire d'un projet potentiel de régénération territoriale.

¹²¹ [NdT] Pour traduire l'idée de « hotel-opera » développée par Micheli, nous repreneons l'expression utilisée par Stéphane Capus, un des leaders français en ce domaine (<http://www.stephane-capus.com/hotel-oeuvre-dart/>).

son public désireux d'« écouter » comme un chant rempli de véritable innovation-évolution, mémorable et distinctive » (Micheli, 2014 : 146). Cette conception de l'hôtel risque de devenir vraiment accablante pour son hôte, mais surtout par rapport au lieu qu'il doit vivre temporairement : difficile, en effet, de penser à un dialogue harmonieux entre le *genius loci* et une telle « boîte magique », ces fantasmagories privées sont en général également inaccessibles pour les habitants non temporaires. A travers la normalisation des hôtels les plus anciens et l'uniformité à tout prix des hôtels contemporains, il est possible de voir l'un frein indirect constant à un habiter temporaire.

Un scénario au moins partiellement différent est cependant proposé par une forme d'hébergement qui a été progressivement définie en Italie à partir des années soixante-dix, initialement avec un point de vue conceptuel puis réglementaire. Celui-ci est appelé "hôtel diffus", tel qu'il a été conçu par son créateur original, Giancarlo dall'Ara (dall'Ara, 2010) et par la suite par l'entrepreneur suédois-italien Daniele Elow Kihlgren¹²². Malgré les différences constatées entre les différentes régions (également liées à la subsidiarité dans le domaine de la législation du tourisme), l'idée de base est de convertir des logements inoccupés (les « maisons froides » mentionnées ci-dessus), nombreux dans les villages italiens dépeuplés d'après-guerre, en éléments d'un hôtel décentralisé et qui peuvent réinterpréter dans une perspective contemporaine les formes de l'hospitalité et de proximité caractéristiques de la province italienne. Parmi les principales caractéristiques de l'hôtel diffus sont mentionnés les services de l'hôtel et son confort pour tous les clients séjournant dans les différents bâtiments qui le composent (du service restaurant au petit déjeuner dans la chambre), une gestion unique, entrepreneuriale et professionnelle mais pas « standard » ; la distance, facilement parcourue à pied, entre la réception et les autres espaces

¹²² Kihlgren est le créateur d'un hôtel diffus à Santo Stefano di Sessanio (Abruzzes), village des Apennins ou, depuis 2003, les maisons abandonnées ont reçu une nouvelle vie avec la collaboration des résidents (<http://www.sexantio.it>) ; l'hôtel diffus a aussi déclenché un achat important de résidences secondaires. Le modèle de l'hôtel diffus est exporté : une première application hors des frontières italiennes concerne le Pueblo Hôtel Hacienda Zorita à Ledesma, près de Salamanque.

de l'hôtel (initialement définie à 200 m maximum) ; la présence, en plus des chambres décentralisées, d'espaces communs pour les clients ; un style reconnaissable » (Dall'Ara, 2010). L'emplacement idéal pour un hôtel diffus est un village petit mais vivant et équipé avec des commodités de base (marchand de journaux, pharmacie, boulangerie, église...) : ainsi les avantages pour l'hôtel, pour les touristes et pour le pays seront vraiment réciproques. En outre, Giancarlo dall'Ara insiste sur un « environnement « authentique » fait de belles maisons, rénovées et meublées non « pour des touristes », mais pour des résidents, même temporaires » (Dall'Ara, 2010 : 22).

Ici, donc, en plus de la restauration et la valorisation de l'architecture traditionnelle (qui ne nécessite pas l'utilisation de terres et la construction de nouveaux volumes, souvent incongrus dans le paysage), à côté de la revitalisation de l'économie locale, cela montre la volonté d'envisager (et le lui faire ressentir) le client de l'hôtel comme un véritable résident temporaire qui peut découvrir le mode de vie de la population et partager avec elle espace et temps.¹²³ Sans surprise, la commercialisation des hôtels diffus insiste sur des slogans tels que : « Un peu de maison, un peu hôtel » ou « Les hôtels ont un lobby traditionnel, nous avons deux : l'autre est la place du village » ou « nos couloirs sont les ruelles du village » (www.alberghidiffusi.it).

Un esprit similaire, mais avec des caractéristiques spécifiques liées aux différents contextes locaux, se retrouve dans d'autres expériences : par exemple, dans le cas de Yushuara au Japon, où un hôtel à gestion municipale, basée sur les principes de l'auto-construction et du bâtiment écologique, accueille au rez-de-chaussée le marché local (Crozat, dans ce volume). Dans le cas français de l'Hôtel du Nord, une coopérative de résidents du Nord de Marseille prend à revers la mauvaise renommée de la « banlieue » en promouvant des formes d'hospitalité toutes « en appartement, en bastide, en bateau et en maisonnette et nous l'espérons prochainement en

¹²³ Il est également significatif qu'un concept né dans le secteur du tourisme comme l'hôtel diffus, a été pris comme modèle par des *Community Foundations* de la région Lombardie pour concevoir un « habiter diffus social » visant l'inclusion des personnes handicapées (<http://illab.org/2011/02/25/labitare-diffusoun-mo-dello-mutuabile-dal-settore-turistico>).

habitat social » (<http://hoteldunord.coop/>), et organise des visites touristiques visant à sensibiliser au patrimoine de l'arrondissement et le "regard sur Marseille" posé par ses habitants.

Considérations conclusives

Les deux types d'hébergement considérés ici ont partiellement éclairé certains aspects fortement impliqués dans l'habiter touristique temporaire : la topophilie, l'immersion dans l'atmosphère et le style de vie locale, ayant à cœur de prendre soin des lieux ou, au contraire, la standardisation, la dérive privative qui réduit la vie à « la simple possession d'un logement » (Varotto, 2004 : 18) ou à la simple occupation d'une chambre d'hôtel. Cependant, au moins un aspect important est resté dans l'ombre : la conciliation compliquée à harmoniser entre l'habiter temporaire de touristes et l'habiter (à son tour de plus en plus temporaire) des locaux.

Inévitablement, « le touriste a un projet *récréatif*, donc différent de celui des résidents du lieu ; il suit d'autres règles comportementales que la « population d'accueil », règles qui peuvent être en conflit avec les leurs. La suspension du quotidien par le relâchement de l'auto-contention met le touriste dans une « hétérotopie » (Foucault, 2001), au sens où le lieu est fondamentalement autre » (Équipe MIT, 2006 : 276) ; de plus, les temps qui régulent la journée des touristes sont ceux de l'oisiveté et du loisir, différents et pas toujours compatibles avec les temps de travail et la routine quotidienne des résidents. Par exemple, une des causes majeures de friction entre les habitants de Venise et les touristes qui visitent la Sérénissime, est l'habitude des touristes de se promener tranquillement et s'arrêter fréquemment sur les ponts ou les rues étroites, ce qui empêche les piétons qui, avec un rythme plus rapide, se rendent au travail ou effectuent d'autres tâches de routine quotidienne.

Cependant, les conflits potentiels entre les touristes et les habitants plus que le résultat fatal des différences qui les séparent (sans oublier que, par ailleurs, les touristes eux-mêmes distinguent les uns des autres, car ils ne constituent pas une population homogène), dérivent du type de « projet récréatif » qui peut être plus ou moins conscient des conséquences que le séjour temporaire implique localement,

tantôt plus ou moins orienté de manière hédonistique pour satisfaire des désirs personnels, tantôt plus ou moins destiné aux collectionneurs compulsifs et superficiels de "destinations touristiques".

L'habiter temporaire doit alors afficher un principe de tourisme responsable qui respecte les choix individuels. Dans l'habiter multi-échelles, en fait, est inclus la taille de la citoyenneté planétaire : le fait d'être dans un endroit différent, parfois très éloigné que celui de sa résidence, pour passer les vacances ne peut conduire à une abdication du concept de "vivre la planète", avec le corollaire de conscience environnementale et sociale que cela implique. Bien sûr, dans ce processus, les programmes d'information, de sensibilisation et, sous certaines conditions, même « d'éducation » pour un tourisme responsable ont un rôle central.

Nous ne devons pas oublier, cependant, que le projet « récréatif » ne dépend pas seulement des choix (plus ou moins responsables) des touristes, ni des stratégies commerciales des opérateurs touristiques conçus comme des acteurs d'un marché libre, ni uniquement de l'efficacité des actions de communication/éducation qui visent les touristes, mais dépend aussi d'une vision politique et stratégique du rôle que le tourisme doit avoir pour la communauté locale d'accueil et pour les lieux qu'il habite.

Selon le modèle géotouristique développé par Angelo Turco, sous la norme principale de l'attractivité touristique sont engagées les trois normes secondaires de "fruition" (pratiques individuelles et sociales de loisirs), « expérience » (implication des niveaux émotionnels apotropaique, cosmique et esthétique) et « philia » (la référence est explicite, dans ce cas, à la réflexion de Yi-Fu Tuan). L'implication plus profonde de la vie temporaire se joue ici, parce que, en termes de *philia*, la destination touristique « établit avec le touriste une histoire d'amour pas très différente de celle des habitants. [...] *Entre dans le jeu*²⁴ la pulsion des touristes pour « prendre soin » de l'endroit, en prendre la responsabilité. Le tourisme place la compréhension du lieu comme une condition nécessaire de son existence, le ramasser, protéger. [...] La collectivité instituée qu'ils fréquentent devient communauté dans l'habiter : cette communauté reconnaît

¹²⁴ Italiques de l'auteur.

sa place, qui est aussi sa DT, la condition de son existence et est en charge de sa préservation ; par conséquent, [le tourisme est] un élément sans lequel la communauté ne serait plus ce qu'elle est et où elle pourrait perdre son identité » (Turco, 2012 : 78-79). Indispensable pour permettre à chacun de développer une bonne qualité de vie et, par conséquent, la rencontre entre les touristes et les habitants, leur intérêt converge non seulement dans des activités récréatives ou festives communes¹²⁵, mais aussi dans un attachement commun aux lieux et tout ce qui contribue au *genius loci*.

Sinon, l'industrie et le tourisme de loisirs peuvent facilement devenir un facteur qui aggrave l'instabilité du logement évoquée par Heidegger, nos sociétés sont non seulement confrontées à un habiter de plus en plus politopique et multi-scalaire, mais aussi à un « être » superficiel, pauvre en références géographiques et symboliques, doté d'attaches territoriale et communautaire (à l'extérieur des espaces domestique ou touristiques), destinées à ne pas développer de "philia". Ce risque existe à la fois pour les touristes, qui deviennent prisonniers de stéréotypes banalisés et d'images inhabitables (mais seulement consommables), et pour les habitants des lieux touristiques qui voient leur espace colonisé par des « étrangers » et des paysages familiers déformés, puis se retrouvent à leur tour confinés dans des espaces de mobilité et identitaires étroits où ils sacrifient le sens poétique de l'habiter. La seule façon de ralentir ces évolutions, c'est une gestion politique et stratégique du tourisme qui se concentre sur la planification locale et plus seulement sur le profit issu de l'industrie touristique, mais sa réconciliation avec la préservation de la qualité de l'habiter pour les populations locales et leurs co-habitants temporaire.

De cette perspective, l'offre de résidences secondaires et l'hébergement en hôtel (comme les stations de vacances, camping et ainsi de suite) est un élément central, car ils constituent l'unité spatiale minimale de l'habiter touristique. Il devient alors essentiel d'en-

¹²⁵ Comme, par exemple, les festivals, axés sur la célébration, la cuisine et la consommation collective des produits locaux ; la clé de ces occasions est donc double : identité et socio-économique pour la communauté locale, tourisme gastronomique pour les touristes.

courager toutes les actions qui peuvent rendre les installations existantes (et éventuellement les nouvelles) de moins en moins comme de simples « machines à habiter »¹²⁶ touristiques, simples rouages d'un système normalisé, et encourager, au contraire, leur transition vers des structures « habitables poétiquement », même si c'est temporairement.

Bibliographie

Bachelard G., *La poetica dello spazio*, Bari, Dedalo, 1975

Cavallo F.L., « Sea, sun & city. Le « città turistiche di fondazione » dell'isola di Minorca », in Pellicano A. (a cura di), *Atti del Convegno Internazionale di Studi « Città e sedi umane fondate tra realtà e utopia »*, Santa Maria Capua Vetere – San Leucio, 14-16 giugno 2007, Locri, Franco Panciallo Editore, 2009, pp. 125-141

Cavallo F.L., *Isole al bivio. Minorca tra balearizzazione e valore territoriale*, Milano, Unicopli, 2007

Crozat, D. (2011) « Le touriste et ses fantômes. Les mutations contemporaines de la construction du rapport à l'Autre par le tourisme », intervention séminaire *Repenser les tourisms*, MSH de Montpellier, séance « Nouvelles modalités de construction d'un rapport à l'Autre *multiscalaire* par le tourisme (ou L'Autre et l'Ailleurs. La transgression identitaire de la limite) », 23 mai 2011, 8p., non publié

Dall'Ara G., *Manuale dell'Albergo Diffuso, L'idea, la gestione, il marketing dell'ospitalità diffusa*, Milano, Franco Angeli, 2010

Equipe MIT, *Tourisme 3. La révolution durable*, Paris, Belin, 2006

Foucault M., *Dit et écrits*, Paris, Le Seuil, 2001

Hall C.M., Müller D.K. (edited by), *Tourism, mobility and second homes. Between Elite Landscape and Common Ground*, Clevedon-Buffalo-Toronto, Channel View Publications, 2004

Heidegger M., (1958 [1954]) « ... l'homme habite en poète... », in *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, coll. Essais, pp. 224-245. Traduction A. Préau. L'auteur utilise l'édition italienne de 1976 : Heidegger M.,

¹²⁶ Référence à *Vers une architecture* de Le Corbusier (1923).

- « ... poeticamente abita l'uomo... », in Id., *Saggi e discorsi*, Milano, Mursia, 1976, pp. 125-138
- Kaltenborn B.P., « The alternative Home : Motives of recreation home use », *Norsk Geografisk Tidsskrift*, n.3, 1998, pp. 121-134
- Knafou R., Bruston M., Deprest F., Duhamel P., Gay J.-C. et Sacareau I., « Une approche géographique du tourisme », *L'Espace géographique*, n. 3, 1997, pp. 193-204
- La Cecla F., *Mente locale. Per un'antropologia dell'abitare*, Milano, Elèuthera, 1995
- Le Corbusier, *Verso un'architettura*, Milano, Longanesi, 2003
- Levy J., « Habiter sans conditions », in Frelat Kahn B., Lazzarotti O. (sous la direction de), *Habiter vers un nouveau concept ?*, Paris, Armand Colin, 2012, position e-book Kindle, 467-688
- Machiavelli A., « Le abitazioni di vacanza nelle valli alpine : implicazioni sulle destinazioni turistiche », in Varotto M., Castiglioni B. (a cura di), *Di chi sono le Alpi ?*, Padova, Padova University Press, 2012, 154-172
- Micheli S., *Progettare l'hotel opera. Visioni, percorsi, direzioni progettuali dal Grand Hotel a oggi*, Milano, Franco Angeli, 2014
- Plog S., « Why destination areas rise and fall in popularity ? », *The Cornell Hospitality Quarterly*, 1974, n. 4, pp. 55-58.
- Pollarini A., « Prefazione » a Micheli S., *op. cit.*, 2014, pp. 9-12
- Rauch A., « Le vacanze e la rivisitazione della natura (1830-1939) », in Corbin A. (a cura di), *L'invenzione del tempo libero 1850-1960*, Roma-Bari, Laterza, 1996, pp. 83-122
- Stock M., « L'hypothèse de l'habiter poly-topique : pratiquer les lieux géographiques dans les sociétés à individus mobiles », *Espacestems.net*, 2006 (<http://www.espacestems.net/en/articles/lrsquoahabiter-poly-topique-pratiquer-les-lieux-geographiques-dans-les-societes-a-individus-mobiles-en>)
- Tuan Y.F., *Il cosmo e il focolare. Opinioni di un cosmopolita*, Milano, Elèuthera, 2003
- Turco A., *Turismo & Territorialità. Modelli di analisi, strategie comunicative, politiche pubbliche*, Milano, Unicopli, 2012

Vacher I, Vye D., « Penser l'habiter à travers la pratique des lieux touristiques par les excursionnistes, touristes et résidents », in Frelat Kahn B, Lazzarotti O. (sous la direction de), *Habiter vers un nouveau concept ?* Paris, Armand Colin, 2012, position e-book Kindle, 4696-4909

Varotto M., « Abitare oltre le abitazioni : aperture geografiche », *I Lunedì della Geografia Cafoscarina*, Venezia, Università Ca' Foscari, settembre 2004, pp. 22

Varotto M., Ferrario V., « Abitare le terre alte », in Carton B., Varotto M. (a cura di), *Marmolada*, Verona, Cierre Edizioni, 2011, pp. 154-172

Vitta M., *Dell'abitare. Corpi spazi oggetti immagini*, Torino, Einaudi, 2008

Sitographie

<http://hoteldunord.coop>

<http://illab.org/2011/02/25/labitare-diffusoun-modello-mutuabile-dal-settore-turistico>

<http://www.alberghidiffusi.it>

<http://www.albergodiffuso.com>

<http://www.sextantio.it>

Le Touriste et l'Habitant

Le tourisme est devenu l'activité économique la plus importante au monde, avec, depuis une décennie, une croissance annuelle deux fois supérieure à celle de l'ensemble de l'économie mondiale et probablement 3 milliards de déplacements touristiques nationaux et internationaux d'ici 2030.

Ces mobilités impactent les territoires de destinations et la vie de leurs résidents: il n'est pas toujours facile de vivre avec ces touristes qu'on a pourtant souvent désirés. Qu'apporte l'étude du tourisme à la compréhension de nos modes d'habiter? Qu'est-ce qu'habiter un lieu dans un monde partout marqué par le tourisme?

Dans cet ouvrage, les rôles de *touriste* et *habitant* ne sont pas aussi clairement définis qu'on l'imagine couramment; ainsi, les résidences secondaires ou l'idée d'ancrage suscitent des confusions. Depuis longtemps, le tourisme influence les aménagements et les processus d'urbanisation des lieux, touchant les modes de vie locaux: les régions touristiques sont aussi des régions de forte immigration, mêlant résidents plus ou moins permanents et touristes, et, partout, on veut vivre comme des touristes. Quelles politiques et actions peuvent imaginer les acteurs publics pour s'adapter à une activité parmi les plus dérégulées? Quelle place pour l'habitant dans ces reconfigurations ainsi que dans les nouvelles formes de tourisme dites participatives? Tandis que ce tourisme s'installe partout, que chacun est susceptible de devenir alternativement touriste et habitant, il faut apprendre à vivre cette permanente imbrication entre deux modes de vie qui ne cessent de se rapprocher jusqu'à parfois se confondre mais s'efforcent encore de se distinguer.

Dominique Crozat, professeur de géographie culturelle et sociale à l'Université Paul Valéry de Montpellier, responsable du master « Tourisme et Développement Durable des Territoires ».
Dalane Seno Alves, chercheuse UMR 5281 ART-Dev, Université Paul Valéry de Montpellier.



ISSN 2609-4525
ISSN 978-2-7538-0059-7



43,00 €

9 782753 905597